

LETTRE A M. D'AUBIGNÉ.

On m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur. Vous maltraitez les huguenots; vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occasions, cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables. Ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, et dont la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point. Il faut attirer les hommes par la douceur et la charité. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple, et telle est l'intention du roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance. C'est aux évêques et aux curés à faire des conversions par la doctrine et par l'exemple. Ni Dieu ni le roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre, et soyez sévère pour vous seul.

MALEBRANCHE.

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Les savans mêmes, et ceux qui se piquent d'esprit, passent plus de la moitié de leur vie dans des actions purement animales, ou telles, qu'elles donnent à penser qu'ils font plus d'état de leur santé, de leurs biens et de leur réputation, que de la perfection de leur esprit. Ils étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique, dans l'imagination des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et plus d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble, dans lequel ils entassent sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un certain caractère d'érudition; je veux dire, tout ce qui peut paroître rare et extraordinaire, et exciter l'admiration des autres hommes. Ils font gloire de ressembler à ces cabinets de curiositez et d'antiques, qui n'ont rien de riche ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion et du hazard; et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste, et à régler les mouvements de leur cœur....

La plus belle, la plus agréable, et la plus nécessaire de toutes nos connoissances, est sans doute la connoissance de nous-mêmes. De toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Cependant cette science n'est pas la plus cultivée, ni la plus achevée que nous ayons. Le commun des hommes la néglige entièrement. Entre ceux mêmes qui se piquent de science, il y en a très-peu qui s'y appliquent, et il y en a encore beaucoup moins qui s'y appliquent avec succès. La plupart de ceux qui passent pour habiles dans le monde, ne voient que fort confusément la différence essentielle qui est entre l'esprit et le corps. Saint Au-

gustin même, qui a si bien distingué ces deux êtres, confesse qu'il a été longtemps sans la pouvoir reconnoître....

Les uns s'imaginent bien connoître la nature de l'esprit. Plusieurs autres sont persuadés qu'il n'est pas possible d'en rien connoître. Le plus grand nombre enfin ne voit pas de quelle utilité est cette connoissance, et pour cette raison ils la méprisent. Mais toutes ces opinions si communes, sont plutôt des effets de l'imagination et de l'inclination des hommes, que des suites d'une vue claire et distincte de leur esprit. C'est qu'ils sentent de la peine et du dégoût à rentrer dans eux-mêmes, pour y reconnoître leurs foiblesses et leurs infirmités, et qu'ils se plaisent dans les recherches curieuses, et dans toutes les sciences qui ont quelque éclat. Étant toujours hors de chez eux, ils ne s'aperçoivent point des désordres qui s'y passent. Ils pensent qu'ils se portent bien, parce qu'ils ne se sentent point. Ils trouvent même à redire, que ceux qui connoissent leur propre maladie se mettent dans les remèdes; ils disent qu'ils se font malades, parce qu'ils tâchent de se guérir.

Mais ces grands génies qui pénètrent les secrets les plus cachez de la nature, qui s'élèvent en esprit jusques dans les cieus, et qui descendent jusques dans les abîmes, devroient se souvenir de ce qu'ils sont. Ces grands objets ne font peut-être que les éblouir. Il faut que l'esprit sorte hors de lui-même pour atteindre à tant de choses; mais il ne peut en sortir sans se dissiper.

Les hommes ne sont pas nés pour devenir astronomes, ou chymistes; pour passer toute leur vie pendus à une lunette, ou attachés à un fourneau; et pour tirer ensuite des conséquences assez inutiles de leurs observations laborieuses. Je veux qu'un astronome ait découvert le premier des terres, des mers, et des montagnes dans la Lune, qu'il se soit aperçu le premier des taches qui tournent sur le soleil, et qu'il en ait exactement calculé les mouvemens. Je veux qu'un chymiste ait enfin trouvé le secret de fixer le mercure, ou de faire de cette alkaëst, par lequel Vanhelfmont se vançoit de dissoudre tous les corps. En sont-ils pour cela devenus plus sages et plus heureux? Ils se sont peut-être fait quelque réputation dans le monde; mais s'ils y ont pris garde, cette réputation n'a fait qu'entendre leur servitude.

Les hommes peuvent regarder l'astronomie, la chymie, et pres-

que toutes les autres sciences, comme des divertissemens d'un honnête homme; mais ils ne doivent pas se laisser surprendre par leur éclat, ni les préférer à la science de l'homme. Car, quoique l'imagination attache une certaine idée de grandeur à l'astronomie, parce que cette science considère des objets grands, éclatants, et qui sont infiniment élevez au-dessus de tout ce qui nous environne; il ne faut pas que l'esprit révère aveuglément cette idée: il s'en doit rendre le juge et le maître, et la dépouiller de ce faste sensible qui étouffe la raison. Il faut que l'esprit juge de toutes les choses selon ses lumières intérieures, sans écouter le témoignage faux et confus de ses sens, et de son imagination; s'il examine à la lumière pure de la vérité qui l'éclaire, toutes les sciences humaines, on ne craint point d'assurer qu'il les méprisera presque toutes; et qu'il aura plus d'estime pour celle qui nous apprend ce que nous sommes, que pour toutes les autres ensemble.

MALHERBE.

L'ASSASSINAT D'HENRI IV.

A Paris, le mercredi 19^e mai [1610].

Jeudy soir, au retour du couronnement de la Reine, un nommé la Brosse, qui a été médecin de M. de Soissons, dit à M. de Vendôme qu'il avertit le Roi que le lendemain il courroit une grande fortune; que s'il en échappoit, il iroit encore jusques à vingt-cinq ans. Cet avis fut donné au Roi par M. de Vendôme; mais il n'en fit que rire, et pensa qu'il en seroit comme d'une infinité d'autres qu'il avoit reçus sur ce même sujet. Sa réponse fut : « C'est un fou, et vous en êtes un autre. » Le lendemain au matin, soit que le roi pensât à cet avis, ou autrement, il pria Dieu extraordinairement et même se fit apporter ses Heures dans le lit; de là il s'en alla aux Tuileries selon sa coutume, et ouït messe aux Feuillants. Après diner, il fut quelque temps au cabinet de la reine, où il fit et dit mille bouffonneries avec Mme de Guise et Mme de La Chastre. Mme de Guise sortit pour s'en aller solliciter un procès, et lui un peu après pour s'en aller à l'Arsenac¹. Il délibéra longtemps s'il sortiroit, et plusieurs fois dit à la Reine : « Ma mie, irai-je, n'irai-je pas? » Il sortit même deux ou trois fois puis tout d'un coup retourna, et disoit à la reine : « Ma mie, irai-je encore? » et faisoit de nouvelles doutes d'aller ou de demeurer. Enfin il se résolut d'y aller, et ayant plusieurs fois baisé la Reine, lui dit adieu; et entre autres choses que l'on a remarquées, il lui dit : « Je ne ferai qu'aller et venir, et serai ici tout à cette heure même. »

1. L'Arsenal.



ASSASSINAT D'HENRI IV. (MALHERBE.)

MALHERBE.

L'ASSASSINAT D'HENRI IV.

A Paris, le mercredi 19^e mai [1610].

Jeudy soir, au retour du couronnement de la Reine, un nommé la Brosse, qui a été médecin de M. de Soissons, dit à M. de Vendôme qu'il avertit le Roi que le lendemain il courroit une grande fortune; que s'il en échappoit, il iroit encore jusques à vingt-cinq ans. Cet avis fut donné au Roi par M. de Vendôme; mais il n'en fit que rire, et pensa qu'il en seroit comme d'une infinité d'autres qu'il avoit recus sur ce même sujet. Sa réponse fut: « C'est un fou, et vous en êtes un autre. » Le lendemain au matin, soit que le roi pensât à cet avis, ou autrement, il pria Dieu extraordinairement et même se fit apporter ses Heures dans le lit; de là il s'en alla aux Tuileries selon sa coutume, et ouit messe aux Feuillants. Après dîner, il fut quelque temps au cabinet de la reine, où il fit et dit mille bouffonneries avec Mme de Guise et Mme de La Chastre. Mme de Guise sortit pour s'en aller solliciter un procès, et lui un peu après pour s'en aller à l'Arsenac. Il délibéra long temps s'il sortiroit, et plusieurs fois dit à la Reine: « Ma mie, irai-je, n'irai-je pas? » Il se mit même deux ou trois fois puis tout d'un coup retourna, et dit à la reine: « Ma mie, irai-je ou non? » et faisoit de nouvelles demandes d'aller ou de demeurer. Mais il se résolut d'y aller, et se fit plusieurs fois baisé la Reine, lui dit adieu; et entre autres choses qu'on a remarquées, il lui dit: « Je ne sçai qu'aller et venir, et ne serai plus à cette heure même. »



L'assassinat d'Henry IV. (MALHERBE.)

Comme il fut au bas de la montée où sa carrosse l'attendoit, M. de Praslin, son capitaine des gardes, le voulut suivre. Il lui dit : « Allez-vous-en, je ne veux personne; allez à vos affaires. » Ainsi n'ayant autour de lui que quelques gentilshommes et des valets de pied, il monta en carrosse, se mit au fond à la main gauche et fit mettre M. d'Espéron à la main droite; auprès de lui à la portière étoit M. de Montbazon, M. de la Force; à la portière du côté de M. d'Espéron étoit M. le maréchal de Lavardin, M. de Créqui; au devant, M. le marquis de Mirebeau et Monsieur le Premier¹. Comme il fut à la Croix-du-Tiroir, on lui demanda où il vouloit aller; il commanda qu'on allât vers Saint-Innocent. Étant arrivé à la rue de la Ferronnerie, qui est la fin de celle de Saint-Honoré, pour aller à celle de Saint-Denys, devant la Salamandre, il se rencontra une charrette, qui obligea la carrosse du roi à s'approcher plus près des boutiques de quincailliers² qui sont du côté de Saint-Innocent, et même d'aller un peu plus bellement, sans s'arrêter toutefois, combien qu'un qui s'est hâté d'en faire imprimer le discours l'ait écrit de cette façon. Ce fut là qu'un abominable assassin, qui s'étoit rangé contre la prochaine boutique, qui est celle du *Cœur couronné percé d'une flèche*, se jeta sur le Roi et lui donna, coup sur coup, deux coups de couteau dans le côté gauche; l'un, prenant entre l'aisselle et le tetin, va en montant sans faire autre chose que glisser; l'autre prend contre la cinq et sixième côte, et, en descendant en bas, coupe une grosse artère, de celles qu'ils appellent *veineuses*. Le Roi, par malheur et comme pour tenter davantage ce monstre, avoit la main gauche sur l'épaule de M. de Montbazon, et de l'autre s'appuyoit sur M. d'Espéron, auquel il parloit. Il jeta quelque petit cri et fit quelques mouvements. M. de Montbazon lui ayant demandé : « Qu'est-ce, Sire? » il lui répondit : « Ce n'est rien, ce n'est rien, » par deux fois; mais la dernière il le dit si bas qu'on ne le put entendre. Voilà les seules paroles qu'il dit depuis qu'il fut blessé. Tout aussitôt la carrosse tourna vers le Louvre. Comme il fut au pied de la montée où il étoit monté en carrosse, qui est celle de la chambre de la Reine, on lui donna du vin. Pensez que quelqu'un étoit déjà couru devant porter cette

1. Le premier écuyer. — 2. Quincailliers.

nouvelle. Le sieur de Cerisy, lieutenant de la compagnie de M. de Praslin, lui ayant soulevé la tête, il fit quelque mouvement des yeux, puis les referma aussitôt sans les plus ouvrir. Il fut porté en haut par M. de Montbazon, le comte de Curson en Quercy, et mis sur le lit de son cabinet, et sur les deux heures porté sur le lit de sa chambre, où il fut tout le lendemain et le dimanche, où chacun alloit lui donner de l'eau bénite. Je ne vous dis rien des pleurs de la Reine, cela se doit imaginer. Pour le peuple de Paris, je crois qu'il ne pleura jamais tant qu'à cette occasion....

Ce coquin est d'Angoulême, nommé François de Ravailac, grand et puissant homme, âgé d'environ trente-cinq ans, la barbe rouge et les cheveux noirs; il est extrêmement résolu, et jusques ici n'avoit rien dit, sinon que ce matin. On ne dit point ce qu'il a dit.

L'ABBÉ DE MAROLLES.

LA CAMPAGNE SOUS HENRI IV.

Je revois en esprit, avec un plaisir non pareil, la beauté des campagnes d'alors; il me semble qu'elles étoient plus fertiles qu'elles n'ont été depuis; que les prairies étoient plus verdoyantes qu'elles ne sont à présent, et que nos arbres avoient plus de fruits. Il n'y avoit rien de si doux que d'entendre le ramage des oiseaux, le mugissement des bœufs et les chansons des bergers. Le bétail étoit mené sûrement aux champs, et les laboureurs versoient les guérets pour y jeter les blés que les leveurs de taille et les gens de guerre n'avoient pas ravagés. Ils avoient leurs meubles et leurs provisions nécessaires, et couchoient dans leurs lits. Quand la saison de la récolte étoit venue, il y avoit plaisir de voir les troupes de moissonneurs, courbés les uns près des autres, dépouiller les sillons, et ramasser au retour les javelles que les plus robustes lioient ensuite, tandis que les autres chargeoient les gerbes dans les charrettes, et que les enfants, gardant de loin les troupeaux, glanoient les épis qu'une oubliance affectée avoit laissés pour les réjouir. Les robustes filles de village sçioient les blés, comme les garçons; et le travail des uns et des autres étoit entrecoupé de temps en temps par un repas rustique, qui se prenoit à l'ombre d'un cormier ou d'un poirier, qui abattoit ses branches chargées de fruits jusqu'à la portée de leurs bras.

Quand le soleil, sur les six heures du soir, commençoit à perdre la force de ses rayons, on nous menoit promener vers le champ des moissonneurs, et ma mère y venoit aussi bien souvent elle-même, ayant toujours mes sœurs et quelques-unes de mes tantes avec elle.... Elles s'alloient toutes reposer en quelque bel endroit d'où elles